

paganisme, ce que l'Eglise commémore en lui attribuant une physionomie démoniaque sous la forme du basilic, jadis serpent, puis au moyen-âge serpent à tête de coq et emblème de luxure.

L'oiseau des augures se perpétua également et devint celui des sorciers.

Le coq dit Gaulois a reçu ce nom fort improprement. Son origine est dans un calembour romain, créé et remis plus tard en vigueur par nos ennemis.

L'auteur nous cite des gravures contemporaines du traité de Crespy. Les exemples se multiplient. Enfin, sous Louis XIV, le coq devient en quelque sorte officiel, mais tend à représenter la nation en face de la royauté et cette nuance s'accroît de plus en plus jusqu'à la période révolutionnaire. Il paraît avoir servi d'emblème à des Sociétés secrètes, disparaît à chaque restauration ; enfin, ce n'est qu'en 1830 qu'il figure réellement les armes de la France et après une nouvelle éclipse sous le second Empire, la troisième République le consacre définitivement.

M. le chanoine Müller communique de nombreux dessins ou photographies représentant le Christ en croix, le Christ mis au tombeau, le Christ ressuscité. Il les compare, nous soumet ses judicieuses observations, et nous donne ainsi la preuve que le *Christ en majesté*, dont il nous a précédemment entretenu, était bien la figuration préférée des artistes du XII<sup>e</sup> siècle et du XIII<sup>e</sup>.

M. le baron de Bonnault achève son *Histoire de la Ligue à Compiègne* en nous racontant les espérances et les déceptions des Compiègnois depuis la reprise d'Amiens sur les Espagnols, jusqu'à la paix de Vervins. La ville eut à payer des sommes considérables comme frais de guerre. Elle avait donné l'hospitalité à des gens contre lesquels il fallut sévir, à cause de leurs méfaits, notamment contre Jacques Renouville, qui vola un ciboire et un crucifix en or à Saint-Corneille, et contre les frères Rohaut, accusés de conspiration.

Chacun soupirait après la fin des hostilités, malgré les grands travaux exécutés aux fortifications, en vue de la défense. Aussi, le passage de deux ambassadeurs, chargés d'aller traiter de la paix avec Henri IV, fut-il salué avec joie. Le 24 juin 1597, ce fut un cordelier italien, Bonaventure Catalagironne qui faillit périr en deux embuscades à Péronne et à Doullens. Henri IV l'aboucha avec Richardot et, dès le début des négociations, il fut convenu qu'on prendrait pour base le traité de Cateau-Cambrésis.

Arrive ensuite à Compiègne, le 20 octobre, le légat Alexandre de Médicis, cardinal de Florence, neveu de Léon X, le futur Léon XI, qui visite Saint-Corneille et Saint-Jacques et de là se rend à Saint-Quentin. L'Espagne souhaitait la paix. Les alliés se montraient intraitables. Les pourparlers n'aboutissaient pas. Nicolas Brulart de Sillery passe à Compiègne le 5 novembre, se dirigeant vers Moy, près Saint-Quentin. On le revoit le premier février 1598, allant encore à Saint-Quentin accompagné de Pomponne de Bellièvre. Enfin, le traité de paix est signé à Vervins, le 2 mai. La France garde ses anciennes limites.

C'est Compiègne qu'Henri IV choisit pour la proclamation de cet heureux événement. Là se réuniront les grands personnages qui ont pris part aux négociations. Là seront reçus les otages. Le connétable de Montmorency en informe le gouverneur et le maire de Compiègne, le 3 juin. Le 9 juin une lettre du roi en donne l'avis officiel. On se hâte de faire les préparatifs que nécessite une telle réception. Le 12 juin, tout est décommandé. La ville paraît trop petite pour recevoir tant de monde. La proclamation de la paix se fera à Paris. Elle eut lieu, en effet, le 18 juin.

Compiègne fit sonner ce jour-là toutes ses cloches. Une grande procession d'actions de grâces s'organisa à Saint-Corneille. Le soir, un feu de joie, alimenté par cent bourrées, s'alluma sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Mais le désappointement des Compiégnois n'en

était pas moins complet. La visite des nombreux personnages qui s'arrêtèrent dans leurs murs, en allant à Paris, n'atténua guère leur chagrin. C'était la troisième fois en dix ans que semblable déception leur arrivait. Ils avaient compté sur les Etats qui se réunirent à Blois en octobre 1588 et sur l'Assemblée de notables qui se tint à Rouen, en novembre 1596.

M. de Bonnault ajoute un mot sur l'édit de Nantes par lequel Henri IV mécontenta tout le monde, faute de satisfaire les prétentions de chacun et pourtant conduisit la France à un degré de prospérité sans précédent, lui assurant la paix religieuse en même temps que la paix civile et politique.

Il n'est que trop juste de remercier notre président de l'importante étude qu'il vient de nous donner sur la Ligue à Compiègne. Son travail, fruit de consciencieuses recherches, constitue de véritables annales auxquelles chacun voudra se reporter pour connaître à fond l'histoire de cette époque.

Plusieurs membres de la Société Historique font remarquer que la porte de la Chapelle Saint-Nicolas tend à se détériorer, faute d'une couche de peinture ou de vernis qui en protégerait les sculptures. Tous font des vœux pour que la municipalité y apporte un remède convenable. Le secrétaire est prié de transmettre ces vœux à M. le Maire.

Avant de quitter la présidence, M. Plessier a fait réimprimer le *Valois Royal* de Bergeron, dont les exemplaires sont devenus introuvables. Cette publication a été distribuée à tous les membres présents.

M. Francis de Roucy appelle l'attention de l'assistance sur l'excursion projetée à Laon et à Marchais, le jeudi 25 juin, et demande aux adhérents de vouloir bien donner leurs noms.

M. Paul Escard, bibliothécaire de la Ville, s'est offert à rédiger une table des publications de notre Société, depuis sa fondation jusqu'à présent. Le